

aussi quelques objections. Un membre veut que le plain-chant soit exécuté sous la direction d'un chef d'orchestre. Proposition absurde ; les mots orchestre et plain-chant ne peuvent être accolés, et le chef battant la mesure et gesticulant pour faire marcher son bataillon de musiciens est souverainement déplacé dans le chœur d'une église et irrévérencieux pour la majesté du sanctuaire. M. de Voght veut que chaque fois qu'il s'agit de mesure et de rythme on mette « une garde à sa bouche et une sage réserve à ses lèvres. » Ce n'est pas le moyen de s'éclairer et de résoudre ces questions ; à quoi bon alors les mettre sur le tapis ? Pourtant il conclut par une réflexion très-juste, en disant que le plain-chant a un rythme et une mesure à lui propres, sans quoi il ne serait pas un chant.

La deuxième séance est consacrée à l'examen de la théorie de M. Duval sur l'accompagnement.

M. Duval est un savant théoricien et un habile compositeur, en même temps il possède un esprit lucide et une piété sincère ; donc il a été frappé de ce désordre qui règne dans les opinions sur la musique religieuse et des abus incroyables propagés en son nom. Sous l'impulsion du bon sens et de la logique, il a été amené à cette conclusion que si l'on voulait enrichir le répertoire liturgique de nouvelles pièces, il ne fallait pas entrer dans les régions de la musique mondaine, ennemie de la liturgie, en adoptant ses rythmes et ses règles harmoniques, pas plus qu'il ne fallait faire de faux plain-chant et une fausse archéologie. Pour la mélodie, il arrive à cette théorie vraie, que la mélodie n'est pas toujours le résultat d'un rythme régulier et symétrique, comme dans la musique proprement dite. Cette mélodie, dont Reicha a formulé les préceptes, est destructive des paroles, et impose à chaque morceau des conditions de durée incompatibles avec les exigences variables de l'office ; mais il y a une au-